

veaux - vaches - cochons

mathieu hachebé

Number 164, Winter 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

hachebé, m. (2020). veaux - vaches - cochons. *Moebius*, (164), 89–94.

veaux - vaches - cochons

mathieu hachebé

Bien assis, les yeux fermés, il cogne un clou, ouvre les yeux, se redresse, referme les yeux, cogne un autre clou. Son museau frôle le matelas, il est secoué de spasmes. Le chien ouvre les yeux, se redresse, m'observe : je ferme les yeux. Une voiture passe, le chien aboie, j'ouvre les yeux, me redresse.

* *
* *

Mes pieds brûlent. Un peu d'eau froide. Trop froid. J'enlève le bouchon, fais couler l'eau chaude. Ça y est. Je m'étends. Ou presque : le bain fait quatre pieds, j'en fais à peu près six. Mon no man's land : je plonge sous l'eau, suffoque, remonte à la surface. Je suis seul chez moi, clémentine. Viens me rejoindre, clémentine : donne-moi ton cœur bébé, ton corps bébé.

Je me plante là. Je suis là, je me tiens là, je me plante là, et si je veux, je ne bouge pas. Qu'on me décervelle, qu'on me broie : la bouillie habituelle, le mélange incestueux classique. Rester sur mes gardes, rester en rade : rade, radeau, radis, paradis, paradisciplinaire. J'en suis aux définitions : je suis ci, je suis ça, ça et ça, tout ceci, tout cela. Homme, blanc, bourgeois, gaugache, pas-propre, pas-grand-chose, patati, patata. Voir les choses sous un autre angle : le plus réel. Le corps, la vie, le lieu où je vis, les saletés qui m'habitent, la comédie que je me joue. Noter les signes, les symptômes, les causes, les manifestations concrètes. Un minimum de classement (vraiment un strict minimum). Faire avec les moyens que j'ai (vraiment très peu de moyens). Tout recouper : chien-mâître, veaux-vaches, tartines-clémentine.

* * *

Le chien se lèche l'entrejambe, fait sa toilette. Une belle toilette. Rien de plus normal qu'une belle toilette : les autorités recommandent toujours de prendre beaucoup de précautions.

C'est logique, très logique, j'essaie d'être logique, de me faire comprendre, clémentine. Si tout le monde en faisait autant, il n'y aurait pas toute cette merde : rien n'est intouchable, la merde touche au cul, l'arbre est dans ses feuilles.

* *
* *

Je me fais couler un bain. J'y plonge, la prends par les poignets. Pour le reste, je compose. Elle pleure, me serre très fort le bras, le secoue. Tout se confond : ce qui est vrai, ce qui est faux. Je me laisse aller. Je suis épuisé, clémentine. Une heure, deux heures, trois heures. J'ai été allongé pendant trois heures, clémentine. Plus exactement, trois heures, j'ai cru que j'y étais condamné.

La gueule molle, la gueule en miettes. Je ne mastique plus rien. Un café pour me remonter. Deux cafés pour me remonter. Trois cafés pour me remonter. Peut-être aurait-il mieux valu t'écrire un poème, clémentine. Peut-être aurait-il mieux valu faire dans le contemporain : ta bouche berce mes orages blanchis / tête de feu en sanglots / à l'aurore de chair bleue / une étincelle germe sous tes os.

* * *

Le chien se dresse sur ses pattes arrière. Bien appuyé contre la porte, il regarde par la vitre, là-bas, au loin. Encore envie de chier.

Je suis pris ici, clémentine, seul chez moi, enroulé dans ma saleté. Je commente, certes, j'ajoute, certes, je corrige, certes, mais je n'efface rien. Niet. Nada. Mais paraîtrait que corriger, ce serait, ici, bizarrement, ajouter, et qu'ajouter, ce serait réécrire l'histoire avec un petit h, pour effacer la majuscule, clémentine (beaucoup de virgules, de petites verges, pour très peu de mots, clémentine).

* * *

Je fabrique une fenêtre, je l'ouvre, la referme, m'y coince les doigts. Après la fenêtre, la porte. Impossible de l'ouvrir : mes mains tremblent, et je respire comme je mens et je mens en disant que je mens parce que je ne mens pas tout à fait, clémentine.

Je prends la place qui me revient, m'ouvre une bière sur le trône. Je n'épargnerai rien pour me pervertir, me dégrader. Plus-moins, positif-négatif, bon-méchant, bonbon-miel : tout ça m'embête terriblement. Je vais être poli. Pas de construction : un baiser sur la bouche. Rien du tout. Parfois du plaisir. Mais jamais de désir. Alors ça non jamais, clémentine, jamais de désir. La langue énorme, pâteuse. Je termine ma bière. Tous des cochons. La corruption la plus complète, la plus entière. J'ai soif. Ça brise les os. Tous des veaux. Je voudrais ne plus savoir ce que je dois en penser, clémentine. Ce n'est pas une merde de témoignage. Ce n'est pas non plus un défaut d'esprit logique, ça non. À la fin, tout le monde aura compris : l'accueil, la quiche, les courses.

* * *

Deux œufs, pain, fromage, café. Je me gave et j'achève. J'ai voulu parler d'elle, de la vie, du monde. Mais je ne sais parler que de moi : mon café, mon bain, ma bière, mes œufs, mes poèmes. Je connecte, j'associe, je montre la grosse merde en moi. Ce n'est pas très original, mais je le vis. Il ne suffit pas de dire le-chien-le-maître-le-monstre. Il ne suffit pas non plus de s'excuser. Mais quand même, l'ail, l'oignon cru, l'échalote, les sauces à la viande, la ciboulette, le café, le confessionnal, la salle de bain, la chambre conjugale : tout ça m'embête terriblement. Un monstre, un vrai monstre.